Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 27

Artikel: En villégiature
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189321

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-quatrième année. N° 27 Samedi 3 juillet 1886

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
du Canton 15 c. } la ligne ou
de la Suisse 20 c. } son espace.
de l'Etranger 25 c. }

En villégiature.

Voici, mesdames, le moment de faire vos malles... Les courses annuelles ont eu lieu et avec juillet nous arrive la fête du bois, cette institution qui ne vieillit pas et que chaque année ramène à jour fixe, comme un saint du calendrier romain. Or, les courses de collège sont, comme les grandes courses de chevaux à Paris, un signal. Quand ce signal est donné, personne ne peut rester chez soi. Au Derby, on se prépare à partir ; après le Grand Prix de Paris, tout le monde est parti, ce qui n'empêche pas d'ailleurs le boulevard d'être encombré à toute heure du jour.

Mais l'étranger retarde sur Paris, et ici, pendant que vous accompagnerez vos fils ou vos fillettes, à Salvan ou aux gorges de l'Areuse, vous vous demanderez encore : où irons-nous cette année passer les vacances ? A la fête du bois, c'est à peine si vous pourrez dire : nous irons là, tant le choix est difficile. Sera-ce aux Ormonts ou au Jura, à Château-d'Œx ou à Vennes, aux bains d'Henniez ou d'Yverdon ?

Mon Dieu, la liste est longue et je comprends vos embarras. La villégiature est entrée dans nos mœurs. C'est à qui prendra chaque année quelques journées de doux repos, humera l'air frais des sapinières, boira à la source des bains et vivra heureux de la vie simplifiée. De tous côtés les pensions et les bains vous attendent.

Donc, mesdames, vous en serez bientôt au quart d'heure des paquets, et je vois le tableau d'ici, comme si j'allais faire les miens. Une malle ni trop grande ni trop petite et là dedans un tas de petites choses claires et légères qui font trouver supportable le soleil des canicules ; quelques traductions anglaises pour se donner une contenance, à l'heure des causettes sous les grands arbres ; un gros travail commencé, que vous rapporterez... commencé ; du papier à lettres, s'il vous prenait fantaisie d'envoyer de vos nouvelles à vos amis (les jours de pluie) ; un carton à chapeau, dans lequel vous emboiterez une de ces grandes carcasses à la mode, qui ne sont jolies que quand vous les mettez. Est-ce tout? Peut-être encore les morceaux de musique préférés, dont vous réjouirez les oreilles des vieilles dames et des jeunes gens.

Et maintenant une grande bourrée sur le couvercle de la malle pour la boucler, vous voilà parties !

Ah ! la jolie vie que la vie en villégiature, cette vie simple et douce, qui se mène sans effort et s'en va presque sans laisser de trace ; j'entends celle qui n'exige ni frais de toilette, ni grand déploiement de ressources, qui repose le corps, éteint presque dans le cerveau, hier encore surmené, le souvenir des absents, fait oublier les fatigues passées, les petits cancans de la ville, et les tracas de la maison !

C'est d'abord, les premiers jours, comme un bourdonnement charmant. On s'installe, on regarde autour de soi, on est tout étonné d'avoir quitté le cercle intime de chez soi, on est au milieu d'inconnus ; à table, on inspecte curieusement les visages, on cherche des sympathies ou des connaissances.

Puis, peu à peu, les liaisons s'ébauchent, les groupes se forment. On s'est créé des relations, tout simplement, à la bonne, sans qu'on sache comment cela est arrivé, par cette nécessité même de ne pas faire passer son isolement pour de la hauteur ou de l'ennui. Le vieux monsieur de la chambre 28 a été contemporain de votre père ; cette dame, au bout de la table, a sa fille à la même école que la vôtre, et l'on a beaucoup entendu parler, dans les journaux, du mari de celle-ci. Il n'en faut pas plus : on se connaît maintenant, on se salue gracieusement quand on passe, on se rend de petits services à l'occasion. Et puis, on ne peut pas s'empêcher de causer un peu, un tout petit peu, quand l'occasion s'en présente et sans penser à mal, de celle-ci qui voudrait bien être mariée, de celle-là qui se repent de l'être ou s'en console, des intrigues qui se nouent et que l'on surveille.

Le temps passe vite à ne rien faire, quoiqu'en disent les laborieux. C'est si rempli une journée de paresse en villégiature ! Il y a l'heure du déjeuner, l'heure de la promenade, l'heure du facteur (qui retarde toujours sur celle de la pension), l'heure du dîner (heure fixe et bien observée), l'heure du lait chaud ou de la douche, l'heure du crochet ou de la tapisserie sous le grand sapin, l'heure des petites causeries aiguisées sous la vérandah, après le souper, entre chien et loup, l'heure de la musique qui amène toutes les vieilles dames au salon, où elles s'appliquent contre les murs comme une collection d'antiquités ; enfin, l'heure des jeux innocents, ainsi appelés, parce que des jeunes filles très innocentes cherchent à jouer des jeunes gens qui ne le sont plus du tout. Après quoi on a bien gagné ses 10 heures... de repos, que l'on va prendre entre deux draps très blancs, en se plaignant d'être horriblement fatiguée. Avouez qu'il y a de quoi !

Les jours s'en vont ainsi sans qu'on y pense, sans qu'on s'en inquiète, et quand on veut savoir la date, on est toujours obligée de regarder sur le journal. Les vacances finies, le moment du départ venu, c'est à peine si l'on s'est aperçu que les temps ont marché.

Il faut alors tant de peine pour rentrer dans ses habitudes, se remettre au petit train-train de la vie normale ! Il semble, au sortir des grands bois, que les rues de Lausanne sont toutes jaunes, beaucoup trop larges, et que les gens marchent comme s'il brûlait en St-Laurent; cependant rien n'a changé, ni les pavés, ni la Constitution, ni le feuilleton de votre journal.

Lausanne est toujours sur ses trois collines... et votre mari, madame, dans son bureau, en train d'aligner des chiffres par 25 degrés à l'ombre.

*

Les d'Orléans.

L'expulsion des prétendants au trône de France, et notamment celle du comte de Paris, peut donner de l'intérêt à quelques détails généalogiques sur la maison d'Orléans, à partir de Louis-Philippe.

Louis-Philippe, qui régna de 1830 à 1848, eut 5 fils :

1° **Le duc d'Orléans**, précédemment duc de Chartres, né en 1810, mort le 13 juillet 1842, d'un accident de voiture. Le duc d'Orléans eut deux fils :

a) Le *comte de Paris,* aujourd'hui chef de la maison de France, né le 24 août 1838. Ses enfants sont :

— Le prince Louis-Philippe, duc d'Orléans, né le 6 février 1869.

— Le prince Ferdinand, né le 9 septembre 1884.

— La princesse Amélie, duchesse de Bragance, née le 28 septembre 1865, mariée récemment au prince héritier de Portugal.

— La princesse Hélène, née le 16 juin 1871.

— La princesse Isabelle, née le 7 mai 1878.

— La princesse Louise, née le 24 février 1882.

b) Le duc de Chartres, né le 28 avril 1842 et qui a pour fils :

— Le prince Henri d'Orléans, né le 16 octobre 1867.

* * *

2° **Le duc de Nemours**, né le 25 octobre 1814, qui a pour fils :

— Le prince Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon, né le 12 juillet 1844, actuellement à l'hôtel de Beau-Rivage.

* * *

3° **Le prince de Joinville**, né le 14 août 1818. Ses enfants sont :

— Le prince Pierre d'Orléans, duc de Penthièvre, né le 4 novembre 1845.

— La princesse Françoise d'Orléans, duchesse de Chartres, née le 14 août 1844.

* * *

4° **Le duc d'Aumale**, né le 16 janvier 1822.

* * *

5° **Le duc de Montpensier**, né le 31 juillet 1824. Sa fille, la princesse Isabelle d'Orléans, née le 21 septembre 1848, a épousé son cousin le comte de Paris.

Rêve et réalité.

Elle l'aimait depuis qu'il avait loué une chambre dans l'hôtel garni que tenait sa mère, elle ne rêvait qu'à lui ; son image la poursuivait toujours. Il était si beau avec ses longs cheveux noirs, ses yeux bleus et son sourire triste et fier; il était si bon, si tendre quand il lui parlait d'une voix doucement vibrante, que son cœur, qui ne demandait qu'à prendre sa volée, l'avait prise.

. . . . . .

Depuis une demi-heure il était rentré et elle l'entendait aller et venir. Son oreille suivait le bruit régulier de ses pas, tantôt étouffés par un tapis, tantôt amortis par la distance. A quoi songeait-il donc ? Quelle inquiétude l'envahissait à cette heure tardive et éloignait de son front le sommeil ? Au bruit monotone de cette promenade, l'enfant s'engourdissait. Ses paupières se relevaient encore, de temps à autre, comme deux ailes d'oiseau fatigué; sa respiration faisait entendre un léger murmure. Sa figure avait pris une expression joyeuse. Elle rêvait. Il lui disait qu'il l'aimait depuis longtemps, que son amour était devenu un torrent qui l'emportait et le meurtrissait ; qu'il ne voyait et n'aimait qu'elle ! Il avait marché dans la nuit sans lumière, sans espoir, sans port pour se mettre à l'abri de l'orage, mais maintenant il avait son étoile qui le guiderait à travers les rochers et les récifs, et cette petite étoile était elle, Marie ! Une grande émotion gagnait l'enfant. Sa poitrine se soulevait dans un effort rapide et les larmes coulaient, une à une, larmes de bonheur et d'espérance.

Tout à coup, elle tressaillit et se réveilla. Quelqu'un marchait à tâtons dans le corridor. Un pas s'éloignait. Puis tout rentra dans le silence. Qu'était-ce donc ? Anxieuse et presque effrayée, elle sortit sur le palier. Rien ! Si, pourtant ! Un papier roulé et glissé dans le loquet de sa porte. Plus de doute, c'était lui qui l'avait apporté et mis là. Lui ! lui ! Etait-ce le rêve qui se transformait en réalité ?

Elle tenait le billet sans oser l'ouvrir, frissonnante dans son peignoir blanc, tremblante et, malgré tout, joyeuse. Que pouvait-il lui vouloir ce petit papier ? Etait-ce la voix qui lui avait parlé dans son rêve, avec un accent si doux et si persuasif, d'une barque sans étoile pour la diriger, sans port pour la protéger ? Elle le déplia. Il ne contenait que ces quelques mots : « Prière de me faire réveiller demain à six heures, je dois partir par le premier train. »

HERMANN CHAPPUIS.

Vinquièlériède.

Vo sédè que noutron gouvernémeint l'a décidâ y'a on part dè teimps dè férè férè onna granta colletta po cein que l'âi diont lo fond Vinquièlériède. Ora ne sé pas se cein a bin granâ ; mâ adé est-te que y'a onco bin dâi dzeins que n'ont pas su bin adrâi cein que cein allâvè à derè et qu'ont pou bailli, kâ l'autro dzo, tandi que dou citoyein allâvont démandâ la conferta dein lè mâïsons, furont tsi onna brava fenna que n'étâi diéro âo coreint dè l'afférè et lâi font :